

Les confréries religieuses dans l'ancienne Russie

Autor(en): **Papkoff, M.A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **3 (1895)**

Heft 11

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403314>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES CONFRÉRIES RELIGIEUSES DANS L'ANCIENNE RUSSIE

d'après M. A. PАРKOFF.

Les confréries religieuses orthodoxes de l'ancienne Russie sont un des phénomènes les plus intéressants et les plus caractéristiques de la vie religieuse russe. Pour bien comprendre leur rôle et leur importance, il faut suivre leur histoire, depuis l'époque de leur fondation jusqu'à leur complet développement, pendant la lutte qu'eut à soutenir le peuple orthodoxe contre les empiétements du monde catholique-romain représenté par les Jésuites et le gouvernement polonais.

C'est dans l'Ouest de la Russie que surgirent les confréries orthodoxes vers la fin du XVI^e siècle, à l'époque où cette contrée, soumise à la domination polonaise, devint l'arène de la lutte entre l'orthodoxie et le catholicisme romain. Comment la Russie occidentale passa-t-elle sous le joug romain? laquelle de ces deux Eglises était la plus ancienne dans le pays? quelle fut la cause et l'origine de la discorde religieuse qui d'emblée devint une lutte à mort? Les réponses que nous aurons à faire à toutes ces questions nous serviront à éclaircir l'histoire des confréries religieuses, à expliquer leur origine et leur développement progressif.

On sait que la Russie et la Pologne devinrent chrétiennes vers la fin du X^e siècle. A cette époque l'Eglise universelle était déjà divisée. La Russie, éclairée par Byzance, resta fidèle à la doctrine universelle; la Pologne finit par suivre les destinées de l'Eglise romaine et par accepter toutes les innova-

tions qui s'infiltrèrent dans la doctrine occidentale, jusqu'aux décisions du concile du Vatican inclusivement.

Le christianisme, introduit en Russie par St-Vladimir, pénétra dans le peuple sans trouver de grands obstacles sur son chemin; il réforma complètement, et en peu de temps, la vie de famille et la vie sociale publique du peuple russe. A l'époque de Vladimir même, nous trouvons déjà des chaires épiscopales à Kief, à Tchernigov, en Volhynie, et au Nord, probablement à Polotsk.

La fondation des églises et des couvents allait de pair avec la propagation du christianisme. Conformément aux lois de St-Vladimir, c'était le clergé qui était chargé de la surveillance de toutes les institutions religieuses, du soin des pauvres et des malades. Ce clergé se recrutait parmi toutes les classes de la nation, ne faisait qu'un avec cette nation, connaissant à fond toutes ses idées, ses tendances et ses besoins; aussi le peuple considérait-il avec raison son Eglise comme sa protectrice naturelle contre tous les périls, les persécutions, les injustices du monde et lui était-il profondément attaché. C'est dans les temples qu'étaient conservés les actes les plus importants concernant la propriété, les protocoles des séances des assemblées communales et urbaines, ainsi que les modèles officiels des poids et des mesures. C'est dans l'enceinte des églises que se traitaient souvent les questions juridiques, que se décidaient des points en litige. C'est aussi, comme partout d'ailleurs, par l'entremise de l'Eglise que se répandait l'instruction; c'étaient surtout les couvents qui étaient des centres de lumière et d'éducation; c'est là qu'on peignait des images, qu'on copiait les manuscrits, qu'on écrivait les annales et les chroniques; c'est aussi autour des églises et des couvents que venaient se grouper les établissements philanthropiques. Souvent aussi ils devenaient des centres commerciaux et industriels. Les princes russes protégeaient toutes ces institutions; ils s'occupaient surtout des écoles.

A l'époque où la religion chrétienne opérait la paisible conquête de la Russie et la transformait en pays civilisé, c'est-à-dire aux XI^e et XII^e siècles, les peuplades païennes finnoises et lithuaniennes qui occupaient le littoral de la mer Baltique et le bassin Nord du Niemen, s'associaient peu à peu à la culture chrétienne, et subissaient l'influence de la civili-

sation russe. Commandés par leurs chefs nationaux, ils prenaient part, non seulement aux guerres que nos princes faisaient à l'étranger, à l'Allemand surtout, mais aussi à nos guerres intestines qui disloquaient de plus en plus l'organisme politique de la Russie, et qui finirent par en faire la proie des hordes tartares. Profitant des discordes entre les différents princes apanagés, surtout de l'ancienne principauté de Polotzk, les chefs lithuaniens entrent en scène et commencent peu à peu à jouer un rôle prépondérant dans l'histoire de la Russie occidentale. A la fin du XIII^e siècle et au XIV^e, Mendovg et surtout Ghedimin, guerrier et homme politique, élèvent la Lithuanie et en font une grande puissance, sous la protection de laquelle se mettent volontairement les contrées qui relevaient autrefois des princes russes. A l'époque du grand-duc Vitovt (ou Vitold), la Lithuanie formait déjà un Etat puissant, comprenant jusqu'à quinze provinces de la Russie actuelle. La fusion des Russes et des Lithuaniens et l'unification des deux pays se faisaient non seulement par voie de conquête, mais aussi et surtout par les mariages entre les familles principales russes et lithuaniennes; elles étaient d'autant plus faciles que les Lithuaniens avaient fini par accepter complètement la culture russe, les lois russes et, ce qui était surtout important, la religion orthodoxe, qui cimentait l'union des deux peuples et n'en faisait qu'un. Les princes lithuaniens avaient transféré leur capitale à Vilna (XIV^e siècle), où il y avait déjà des églises russes (orthodoxes). Le fils de Mendovg, le fondateur de la puissance lithuanienne, le prince Voychelg fonda (XIII^e siècle) sur les bords du Niemen le fameux couvent orthodoxe de Lavrichev. Cet exemple fut suivi par beaucoup d'autres princes russo-lithuaniens qui recevaient à titre d'apanages d'anciennes provinces russes et fondaient des dynasties orthodoxes; ces princes (surtout les descendants d'Olgerd-Alexandre) protégeaient la propagation de l'orthodoxie en fondant des couvents et des églises, par exemple, au XIV^e siècle, le couvent de la Ste-Trinité, à Vilna; au XV^e, il y avait onze autres monastères en Lithuanie. La langue russe était devenue non seulement la langue usuelle, mais encore la langue officielle, celle de l'Etat (des lois, des tribunaux, des édits) et celle de la cour du grand-duc; c'étaient d'ordinaire des Russes qui commandaient les armées et qui étaient chargés des ambassades.

On voit d'après ce qui précède que l'Etat lithuanien, au point de vue ethnographique, n'avait pas d'existence à lui; il n'avait pas les éléments d'une indépendance personnelle; à la longue il devait être définitivement englobé par l'une de ses voisines, la Russie ou la Pologne, toutes deux plus cultivées et plus puissantes. Les circonstances décidèrent la question en faveur de la Pologne; mais, temporairement, pour trois siècles; la Pologne ne resta maîtresse des provinces occidentales de la Russie que jusqu'au premier partage (1772).

L'événement qui décida la question, fut le mariage du grand-duc Yaghello (Jagello), qui d'abord avait été chrétien orthodoxe et avait reçu au baptême le nom de Jacob, avec Hedvige, reine de Pologne, mariage à la suite duquel il passa au catholicisme romain. C'est alors qu'il reçut le nom de Ladislas à Cracovie, en 1386. Ses frères ainsi que plusieurs seigneurs l'imitèrent. En 1387, en néophyte fervent, il se mit à persécuter les orthodoxes. Il proclama le catholicisme romain religion de l'Etat lithuanien, accorda des privilèges à ceux qui le professaient, fonda un évêché latin à Vilna et décréta que ses sujets de nationalité lithuanienne devaient se faire catholiques, ainsi que ceux de ses sujets ou celles de ses sujettes qui avaient contracté des mariages mixtes avec des Lithuanienues ou des Lithuaniens. Ceux qui s'y refusaient étaient soumis à des punitions corporelles. L'introduction du catholicisme romain dans l'Etat lithuanien opéra une véritable révolution dans toute son organisation. On se mit à fonder des couvents et des églises catholiques, en les dotant richement; on fit venir de Pologne tout un clergé catholique auquel on donna d'immenses droits ainsi que les premières places dans le sénat, places qu'on enleva aux orthodoxes. On soumettait ces derniers à toutes espèces de vexations; on leur enlevait peu à peu leurs droits civils; enfin en 1413, en vertu des statuts de Horodlo, les orthodoxes ne furent plus admis aux postes élevés non seulement dans le service de l'Etat, mais encore dans celui de la commune. Peu à peu les bases mêmes de l'Etat furent modifiées; la constitution du royaume polonais, qui était au fond une république avec un roi à sa tête, sans puissance ni crédit, donnait des prérogatives exorbitantes à la noblesse, au détriment des autres classes de la nation. Ce système politique, si désastreux, remplaça en Lithuanie l'an-

cien système russe et bouleversa complètement l'ancien ordre de choses. La religion orthodoxe et la langue russe perdirent la position qu'elles avaient autrefois; elles devinrent l'apanage des paysans, des pauvres, des gens obscurs et persécutés; pourtant cette transformation ne s'opéra d'abord que lentement, et non sans rencontrer une forte résistance, d'autant plus que généralement les grands-ducs lithuaniens envisageaient la religion plutôt comme un moyen, un levier pour atteindre des buts politiques; ils ne voulaient pas pousser les choses à l'extrême et revenaient parfois sur les édits de Horodlo. L'évolution vers la Pologne se faisait assez lentement; aux débuts, c'était plutôt une persécution épisodique, par secousses; elle n'était pas systématisée; la langue des tribunaux était encore la langue de la majorité, le russe; le recueil des lois connu sous le nom de statut lithuanien était rédigé en russe (XVI^e siècle); dans l'aristocratie il y avait encore des familles professant la religion orthodoxe. Mais les choses changèrent d'aspect après la réunion politique et définitive de la Lithuanie et de la Pologne en 1569 (du temps de Sigismond-Auguste); cette réunion était le rêve du roi et des hommes d'Etat polonais; pourtant la chose ne se passa pas sans une lutte opiniâtre. Pour le parti polonais, il s'agissait surtout d'abattre l'orthodoxie, le grand rempart de la nationalité russe, opprimée mais non encore réduite; celle-ci se débattait et tâchait de lutter; il s'agissait de trouver une arme qui pût la réduire complètement et des agents sûrs, dévoués. Cette arme fut l'*union religieuse avec Rome*, et ces agents furent les moines catholiques, les Jésuites surtout, l'âme et l'avant-garde de cette armée de conquérants, de croisés décidés à en finir avec les schismatiques! C'est sous Sigismond III, l'élève des Jésuites, que fut décrétée en 1596 l'union avec Rome!

Quelle était donc la portée de cette union? Comment a-t-elle pénétré en Russie? D'où venait-elle?

Depuis l'époque où le patriarcat de Rome s'était séparé des autres patriarcats, les papes de Rome n'ont cessé de suivre avec l'attention la plus constante tout ce qui se passait en Orient; jamais ils n'ont oublié leur plan de s'asservir l'Eglise orthodoxe. Pour arriver à leurs fins, les papes se servaient d'ordinaire des Etats qui avoisinaient les pays slaves; ils exploitaient leur puissance morale et matérielle pour attaquer

l'orthodoxie et pour lui nuire autant que faire se pouvait. Les complications politiques et autres leur donnaient des moyens faciles de faire de la propagande; à cet effet ils tâchaient de nouer des rapports avec les chefs, les princes de ces pays ¹⁾. A mesure que, au moyen âge et plus tard, la puissance des papes diminuait, ils tâchaient de plus en plus de soumettre l'Orient « schismatique ». Au XV^e siècle, les papes dirigeaient encore leurs efforts du côté des Grecs, dont la position devenait de plus en plus critique et terrible. L'empire de Byzance, menacé par les forces turques, tâchait de trouver en Occident des alliés et des secours matériels. Les papes Martin V et Eugène IV se servaient habilement de sa détresse. Vers 1437, le pape obtint du patriarche de Constantinople la nomination à la dignité de métropolitain de Russie, du Grec Isidore, connu pour son dévouement à la chaire de Rome. C'était là une victoire sérieuse, comme on le verra plus tard. La question de la réunion des Eglises était à l'ordre du jour au concile de Bâle, mais le pape, mécontent de ce concile, en convoqua un nouveau d'abord à Ferrare, puis à Florence, pour y traiter, entre autres choses, cette même question avec plus de liberté. L'empereur Jean Paléologue et le patriarche Joseph, séduits par la promesse du pape, de leur prêter son appui contre les Turcs, qui devenaient de plus en plus menaçants, se rendirent à Florence; le métropolitain de Russie, Isidore, y vint aussi. L'histoire du concile de Florence, que les catholiques-romains appellent le dix-huitième concile œcuménique, est connue. On connaît les moyens employés par le pape pour amener les évêques orientaux à accepter les nouveaux dogmes du *Filioque*, du purgatoire et de la suprématie du pape ²⁾: c'étaient la menace et les violences. Les Grecs, en faisant ces concessions, espéraient sauver leur patrie... On sait, de plus, que beaucoup d'évêques orientaux, rentrés dans leurs foyers, confessèrent leur apostasie et avouèrent qu'ils avaient sacrifié les intérêts de leur Eglise à ceux (croyaient-ils) de leur patrie. Seul l'illustre Marc d'Ephèse ne consentit pas à signer l'acte d'union; l'évêque Antoine d'Héraclée signa, il est vrai, mais se donna lui-même

¹⁾ Le pape Léon XIII suit les mêmes voies. Dans son encyclique « Praeclara » il ne s'adresse pas aux *Eglises* séparées de Rome, mais aux *Souverains* et aux *peuples*. — *Note du traducteur*.

²⁾ A cette époque on n'était pas encore arrivé à l'infaillibilité papale.

un démenti solennel et se livra au jugement de l'Eglise. Le métropolitain Isidore, rentré en Russie, voulut proclamer l'union, mais le concile local de l'Eglise de Russie comprit la portée de sa trahison et rejeta énergiquement toute idée d'union avec Rome; le renégat fut obligé de quitter clandestinement la Russie. Les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem, qui ne prirent pas part au concile de Florence, convoquèrent en 1443 un concile à Jérusalem, rejetèrent les décisions de celui de Florence et le déclarèrent impie. Les membres du concile de Bâle qui fonctionnaient encore à l'époque de celui de Florence, condamnèrent les actes du pape Eugène, qui, de son propre chef, avait convoqué un concile pendant que celui de Bâle siégeait encore et déclarèrent les décisions de Florence illégales et sans force. Ces quelques indications suffisent pleinement pour montrer comment l'*union* a été effectuée à Florence, pour faire comprendre combien le gouvernement polonais et les jésuites avaient tort de donner à l'acte de Florence une signification et une portée qu'il n'avait nullement. Ils tâchaient de lui attribuer un caractère œcuménique, bien qu'il eût été rejeté par tout l'Orient orthodoxe. Le gouvernement polonais, méprisant les protestations les plus énergiques du peuple russe, se mit à introduire violemment l'union dans tous les pays qui lui étaient soumis. Les papes trouvèrent dans la Pologne une arme obéissante et passive, et, pour déraciner l'antique religion orthodoxe, ils employèrent toute sa puissance, fort grande à cette époque (fin du XVI^e siècle), car elle s'étendait déjà sur toute la Lithuanie et sur la Russie occidentale. C'est cette soumission aveugle à la curie romaine qui fut, plus tard, la cause de la perte de la Pologne.

Une condition favorable à l'introduction de l'union dans les pays orthodoxes soumis à la domination polonaise, était la séparation de l'Eglise de Russie en deux parties: la partie orientale, qui relevait du métropolitain de Moscou, et l'occidentale, qui comprenait la Lithuanie et la Russie du Sud-Ouest. Cette dernière, depuis sa conversion au christianisme, dépendait d'abord du métropolitain de Kiev, ensuite du métropolitain de Moscou; mais les grand-ducs de Lithuanie, qui s'étaient déjà emparés de Kiev, finirent par obtenir du patriarche de Constantinople l'érection d'une chaire métropolitaine séparée de celle de Moscou, pour les pays qui leur étaient soumis. Cette

séparation de l'Eglise russe en deux parties affaiblit sa résistance à la propagande romaine; la partie orientale resta intacte, mais la partie occidentale eut à soutenir, à elle seule, de terribles luttes pour conserver sa foi. Cette lutte devint surtout implacable depuis la réunion définitive du grand-duché de Lithuanie avec la Pologne. Ce furent les Jésuites que le pape, de concert avec le gouvernement polonais, mit à la tête de son entreprise de conversion. Tout puissants auprès du roi, ils s'établirent à Vilna, qui devint leur quartier général; de là, protégés par Etienne Bathory, ils s'étendirent vers le Nord; en 1582, le gouvernement enleva aux orthodoxes presque tous les couvents et les églises de Polotzk et les transmit aux Jésuites. A cette époque il y avait en Lithuanie beaucoup de protestants, surtout des calvinistes. Les Jésuites leur déclarèrent la guerre et les soumirent, mais ce furent surtout les orthodoxes qui eurent à soutenir les assauts les plus terribles. L'arme dont se servaient les Jésuites, était l'union de Florence, « union définitivement décrétée, agréable à Dieu et au Roi! » disaient-ils. Mais les orthodoxes de Lithuanie n'étaient pas des ennemis faciles à soumettre. Les Jésuites, selon leur habitude, ne reculèrent devant aucun moyen pour arriver à leur but; tout fut mis en jeu « *ad majorem Dei gloriam* », les sermons, les colloquia, la publication de livres et de brochures contre « le schisme », d'imposantes cérémonies, des processions, la fondation de riches écoles, de collèges richement dotés, où l'on tâchait d'attirer les orthodoxes, pour les amener peu à peu à l'union, la destruction des typographies et des livres orthodoxes, enfin la corruption sur une grande échelle, non seulement la corruption matérielle, à force d'argent, mais encore à force de promesses de places et d'honneurs. Beaucoup d'orthodoxes succombèrent, surtout parmi les classes supérieures, plus accessibles à l'influence de la cour et de la noblesse polonaise; classes qui, *grâce à leur religion*, étaient, depuis l'introduction de l'union, de plus en plus exclues de tout rôle politique. Il faut dire aussi que les Jésuites de cette époque (en Pologne) avaient pour représentants des gens habiles et éloquents (Stanislas Varchévitzi, Pierre Skarga). Un facteur très important dans cette question était le fait que le roi avait des droits très étendus sur les églises sises sur ses propriétés et sur celles de la couronne; le « *jus patronatus* » lui donnait la

possibilité de distribuer des charges ecclésiastiques même élevées (d'évêque et d'archimandrite) à des hommes qui en étaient souvent absolument indignes, qui parfois quittaient l'habit militaire pour endosser le froc, quand il s'agissait d'obtenir une charge lucrative. Quelque difficile à faire que soit cet aveu, il faut constater que quelques évêques orthodoxes se laissèrent gagner à l'union pour obtenir, comme prix de leur apostasie, des sièges au sénat du royaume. Ce fut, entre autres, le cas avec le métropolitain Michel Rogosa. Ces défections dans les hautes sphères du clergé orthodoxe, laissant le peuple sans guides, sans chefs, le mirent à la merci et en face d'une propagande puissante, riche, fortement soutenue par le gouvernement royal, et très peu scrupuleuse dans le choix des moyens; aussi les Jésuites ne mirent-ils bientôt plus de gants dans leurs rapports avec le bas clergé et avec les ouailles de celui-ci; ils semèrent habilement la discorde entre les orthodoxes qui avaient passé à l'union et ceux qui étaient restés fidèles à leur foi et à leur nationalité. Ce fut une lutte impitoyable et inégale.

L'histoire de l'introduction de l'union dans la partie de la Russie soumise à la Pologne est connue; elle est gravée en lettres de sang dans les documents de l'époque. Ces documents sont nombreux: ce sont des milliers de plaintes, de protestations, tant collectives que personnelles, qui se retrouvent dans les documents des villes, dans les actes des réunions ecclésiastiques et des conciles locaux. On les adresse aux autorités, aux diètes, au roi; ce sont de nombreux ouvrages de polémique où l'on tâche de défendre sa foi, où l'on décrit minutieusement, en détail, les actes de barbarie commis par des chrétiens et sur des chrétiens! Des hommes ambitieux et cupides, sans songer à la terrible responsabilité qu'ils assumaient devant Dieu et devant l'histoire, afin de pouvoir réaliser leurs vues égoïstes et criminelles, couvrirent leurs actes de la grande et sainte idée de la réunion des Églises, en la dénaturant!

Les peuples, dans le cours de leur histoire, se trouvent souvent en face de questions difficiles à résoudre; ils doivent traverser des époques de luttes, de terribles souffrances, mais, toutes ces épreuves ont aussi un bon côté: elles forment, elles trempent le caractère national, elles donnent un essor parfois

inattendu aux forces latentes du peuple et l'amènent à créer des formes, des combinaisons sociales et politiques qui, plus tard, constituent un riche héritage pour les générations suivantes; souvent aussi elles font surgir des personnalités marquantes, qui représentent l'idée nationale et servent d'exemples à leurs descendants!

Je me bornerai à indiquer les traits les plus saillants de la lutte qu'eut à soutenir le peuple orthodoxe, pour défendre sa religion contre les représentants et les propagateurs de l'union avec Rome. Le commencement *officiel* de l'histoire de l'union dans la Russie occidentale est l'envoi à Rome des évêques orthodoxes, Ipatius Pocej et Cyrille Terletzki, munis des recommandations et des pleins pouvoirs du roi et du sénat polonais, les chargeant de « supplier le St-Père de vouloir bien accepter les évêques avec leur clergé et le peuple russe dans le giron de l'Eglise catholique-romaine, à titre d'uniates et conformément aux canons du concile de Florence. » Les deux évêques ambassadeurs furent reçus par Sa Sainteté Clément VIII, le 25 décembre 1595, en audience solennelle. Ils lurent la profession de foi selon le texte du concile de Trente et prêtèrent serment de fidélité à l'Eglise romaine. La profession de foi récitée par les deux évêques admettait comme dogmes la *filioque*, les théories du purgatoire et la primauté du pape sur l'univers entier. De fait, ils renièrent l'orthodoxie et acceptèrent complètement la religion romaine. De son côté, le pape laissait aux uniates leur cérémoniel et leurs rites grecs, toutefois ceux-là seulement qui ne seraient pas en contradiction avec la doctrine catholique et ne constitueraient pas un empêchement à l'intercommunion entre les deux Eglises ¹⁾.

A peine la nouvelle de la défection des évêques eut-elle atteint les contrées orthodoxes soumises au gouvernement polonais, que le peuple, saisi d'un mouvement universel d'indignation (surtout à Vilna), se souleva pour protester contre les renégats. Ces protestations sont consignées dans les actes des administrations urbaines de l'époque. Le prince Ostrojsky, le célèbre homme d'état, se mit à la tête de ceux qui protestaient contre l'union. L'effervescence atteignit son point cul-

¹⁾ On voit que c'est toujours la même amorce : Rome nous laisse nos rites, notre cérémonial. Et le dogme? On tâche de jeter un voile épais sur cette partie de la question!

minant quand on apprit qu'il s'agissait de convoquer un concile, où l'on confirmerait solennellement et publiquement ce qui avait été fait par les deux évêques renégats. Ce concile fut effectivement tenu à Brest-Litofsky, en 1596. Les deux partis hostiles se trouvèrent en présence, les orthodoxes et les uniates. On se lança réciproquement l'excommunication et on déclara les évêques du parti adverse déchus de leurs droits et de leurs fonctions. Il était évident que ces décisions ne pouvaient être mises à exécution qu'avec l'assistance du gouvernement, et nécessairement le roi Sigismond III et son gouvernement ratifièrent la décision des uniates! Ce fut le commencement d'une guerre à mort qui dura plus de deux siècles.

Les persécutions contre tout ce qui était orthodoxe, contre tout ce qui s'opposait à l'union, commencèrent d'abord dans les propriétés et les villes qui appartenaient au roi (même avant que l'union fût proclamée officiellement). Après 1596, elles s'étendirent sur les propriétés et les villes appartenant aux magnats catholiques, mais elles atteignirent leur apogée dans celles qui dépendaient des propriétaires orthodoxes convertis à l'union. On chassait les orthodoxes des églises, qu'on mettait au pillage; après quoi, ou bien on les donnait aux uniates, ou bien on les affermaient à des juifs, ou encore on les transformait en cabarets, en hôtels, en écuries, etc. Beaucoup de couvents eurent le même sort. Pour forcer les orthodoxes à accepter l'union, on leur enleva peu à peu leurs églises, et cela non seulement dans les petites villes éloignées des centres administratifs, comme par exemple Loutsk, Orscha, Tourof, mais même dans des villes plus considérables, comme Brest, Moghilef, Vitebsk, et enfin dans la capitale même, Vilna. En 1609, conformément à un ordre émané du roi Sigismond, des gentilshommes catholiques et uniates arrivèrent à Vilna et s'emparèrent les armes à la main de douze églises orthodoxes, qu'ils transmirent aux uniates. A la suite d'expropriations analogues, les orthodoxes de Moghilef, de Vitebsk, privés de leurs églises, furent forcés d'abriter leurs services divins dans de pauvres huttes dressées à la hâte, et cela hors des villes. Ces persécutions, comme on le pense bien, provoquèrent des troubles tant en Lithuanie qu'en Galicie; les orthodoxes, quand on leur enlevait leurs églises, ou quand on les forçait

à accepter l'union (en les menaçant, en cas de refus, des peines les plus sévères), opposaient la force à la force. Il y eut des collisions à main armée; mais les uniates et les catholiques, forts de la protection matérielle du gouvernement polonais, finissaient inévitablement par l'emporter. Des hommes d'état polonais dont l'esprit n'était pas obscurci par le fanatisme, prévoyaient le danger. Ainsi le chancelier de Lithuanie, Léon Sapiéga, indigné de ce qui se passait, exhortait les évêques uniates à la modération. « Les Juifs et les Musulmans du royaume ont leurs synagogues et leurs mosquées, disait-il, ils peuvent librement exercer leur culte, et vous faites mettre les scellés sur les temples chrétiens! » Ce fut en vain!

Ce fut le clergé orthodoxe qui eut surtout à soutenir le poids de la lutte et qui fut surtout en butte aux persécutions; il y eut des prêtres qui souffrirent le martyre: on les mettait à la torture, on les emprisonnait, on les mettait à mort, on les jetait à l'eau, comme par exemple Etienne Dobriansky de Loutsk. Les renégats étaient encore plus cruels que les catholiques, qui, eux aussi, se mettaient souvent de la partie; ainsi les élèves des collèges dirigés par les Jésuites, sous le commandement de leurs recteurs et appuyés par les bourgeois catholiques et uniates, attaquaient les écoles, les hospices et autres institutions de bienfaisance des orthodoxes, les mettaient au pillage et les détruisaient, en se livrant à toutes sortes de violences sur leurs victimes. Les persécutions administratives allaient de pair avec les violences. Les orthodoxes n'étaient pas admis à occuper des charges officielles; on chassait les bourgeois orthodoxes des mairies, des corporations; on leur interdisait le commerce; les gentilshommes orthodoxes étaient exclus du service, dépossédés de leurs starosties (baillages). Les tribunaux ne faisaient que très rarement justice à un orthodoxe; on n'admettait généralement pas son témoignage.

Le peuple orthodoxe, privé de ses droits civils, de ses églises, n'ayant souvent pas la possibilité de recevoir les saints sacrements, ne voyait d'issue que dans une lutte à mort. Beaucoup d'enfants mouraient sans baptême, beaucoup d'adultes sans pénitence, sans le secours de la religion; les morts restaient sans sépulture chrétienne. Des deux côtés on oublia les préceptes de l'évangile. Un des nombreux exemples est la mort de l'évêque uniata Josaphat Kountzevitch: ce fanatique,

apprenant qu'on avait enterré des orthodoxes dans l'enclos de l'une des églises de Polotzk, fit exhumer les cadavres et les jeta aux chiens. Pendant l'émeute qui s'ensuivit, Kountzevitch fut massacré. Ce ne fut pas un cas isolé; l'évêque Mrokhovsky imita, dans l'éparchie de Volhynie, l'exemple de Kountzevitch.

Une pétition envoyée par les orthodoxes au Roi, pour protester contre les persécutions exercées par les uniates sur les orthodoxes, disait entre autres choses: « Dans les villes de Mohilef, Minsk, Orscha, on a enlevé aux orthodoxes leurs églises; à Peremychl on a jeté en prison et égorgé vingt-quatre bourgeois orthodoxes qui ne voulaient pas accepter l'union; à Jaroslav, Kremenetz, Grodno et Pinsk, on a aussi enlevé aux orthodoxes leurs églises; à Krasnostav on a tué beaucoup de monde rassemblé dans l'église orthodoxe; la même chose s'est passée à Sokal, Belsk, Bousk; on a même tué des enfants.» Après avoir cité d'autres faits analogues, les pétitionnaires s'écriaient: « N'est-ce pas une offense à Dieu? Dieu laissera-t-il ces iniquités sans vengeance? »

L'aristocratie orthodoxe non plus ne resta pas muette. Un descendant de St-Vladimir, le prince Constantin Ostrojsky, cité plus haut, l'un des plus puissants seigneurs du royaume, était un défenseur fervent de la religion du pays; il était un orthodoxe éclairé, et il se rendait un compte très exact des dangers que courait sa religion; il se mit au premier rang des défenseurs de son Eglise. Dans sa fameuse réponse au renégat Ipatius Pocej, il disait entre autres choses: « Voyez les résultats de l'introduction de votre union dans notre pays. Il n'y a pas de ville, pas de village, où l'on n'entende les pleurs et les sanglots de ceux qui tiennent à leur religion; vous les persécutez, vous les couvrez d'opprobres, vous leur prenez leur sang et leur vie, vous profanez leurs maisons, leurs écoles, leurs églises... vous avez desséché l'amour dans le cœur des hommes; vous avez semé la discorde entre le père et les enfants, entre les frères; vous avez brouillé le maître et les paysans. Vous êtes des gens sans conscience! N'avez-vous pas osé vous adresser au pape en notre nom, sans jamais y avoir été autorisés par nous? »

Enthousiasmé par la vérité et la bonté de la cause qu'il défendait, comprenant qu'il s'agissait de défendre non des biens

temporels et passagers, mais, comme il s'exprimait, « les biens de la vie éternelle, du salut de l'âme qui est plus précieuse que tout au monde », le prince Ostrojsky se mit à l'œuvre. Il envoya des circulaires à tous ses coreligionnaires, à tous les orthodoxes du pays, en les exhortant à défendre les droits les plus sacrés du chrétien, leur religion, leurs croyances, à ne pas perdre courage au milieu des persécutions dont ils étaient l'objet, à s'unir pour défendre leur liberté religieuse et leur foi commune.

Au concile de Brest-Litofsky (1596), l'illustre prince fut le centre autour duquel vinrent se grouper les orthodoxes; ils résolurent de se défendre et jurèrent, en leur propre nom et au nom de leurs descendants, de ne pas se soumettre aux évêques renégats qui avaient passé à l'union. Ostrojsky et ses adhérents comprirent que le grand danger pour leur cause était le manque de connaissances théologiques du peuple et du bas clergé, auquel on demandait non seulement une vie vertueuse et une fidélité inébranlable à la foi, mais encore une science qui pût leur donner les moyens de combattre à armes égales les catholiques-romains et les uniates. Ostrojsky dirigea tous ses efforts vers ce but et ne recula devant aucun sacrifice pour y arriver; il fonda des couvents, des églises et des écoles; il organisa des typographies. C'est dans sa résidence d'Ostrog qu'il fonda une école devenue très célèbre et une typographie; il était en rapport avec Constantinople et le patriarche Jérémie, avec les monastères grecs, bulgares, serbes, avec Candie, avec Rome même, afin de retrouver des copies exactes des saintes Ecritures, des œuvres des Pères et des savants. Il réunit autour de lui des maîtres spécialement versés dans ces questions, et entama une polémique des plus sérieuses contre les papistes et leurs adhérents, les uniates, surtout contre le jésuite Pierre Scarga, qui avait jeté un défi au monde orthodoxe dans son livre « de l'unité de l'Eglise de Dieu et des erreurs schismatiques des Grecs ». On imprima à Ostrog des catéchismes, des manuels, des livres scolaires, des livres liturgiques, des traductions des Pères de l'Eglise. On connaît surtout l'édition de la Bible d'Ostrog, qui fut, pour le monde orthodoxe, un véritable bienfait. L'imprimeur en chef de cette typographie était le fameux typographe russe Ivan Féodorof, qui se transporta à Ostrog de Moscou. L'un

des professeurs de l'école d'Ostrog était Cyrille Lucar, plus tard patriarche de Constantinople.

Heureusement pour les orthodoxes, le prince Ostrojsky avait trouvé des imitateurs; beaucoup de grands seigneurs russes, ainsi que leurs épouses, prirent part à la défense de la religion orthodoxe, en fondant des couvents, des églises, des écoles et des typographies; parmi les plus zélés, il faut citer Bogdan Oginski, qui fonda dans ses propriétés, près de Vilna, une typographie célèbre, qui, au commencement du XVII^e siècle, fit paraître des ouvrages liturgiques et théologiques. Il faut encore citer parmi les plus zélées les familles des Zénovitch, des Abramovitch, des Stetkevitch, des Goulévitch. Mais c'est le prince Ostrojsky qui, jusqu'à sa mort (1608), fut le centre de l'opposition des orthodoxes contre l'union; il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, sans abandonner l'étendard qu'il avait levé, méritant le surnom, qui lui avait été donné par les Russes orthodoxes, du « plus fort pilier et du plus bel ornement de son Eglise », titres qu'il ne voulut d'ailleurs jamais accepter. Dans ses lettres, il se considérait simplement comme l'égal de ses coreligionnaires, de tous ceux qui, comme lui, étaient dévoués à leur Eglise et qui la servaient avec abnégation! Ce personnage si célèbre et si modeste en même temps comprenait qu'un homme qui assume le rôle de chef, de représentant de son peuple, doit s'appuyer sur ce même peuple, que ce n'est qu'en union avec les éléments bons, honnêtes et généreux qu'il y trouve, qu'il peut créer quelque chose de stable et de fort. Quels sont donc les éléments et les forces auxquels s'adressèrent Ostrojsky et ses adhérents pour se soutenir dans leurs luttes contre Rome et les uniates? Ou trouvèrent-ils un appui? Dans quels centres de la vie publique du peuple russe orthodoxe trouvèrent-ils concentrée la force morale de ce peuple, qui était persécuté dans ce qu'il avait de plus cher au monde par un gouvernement d'une autre race et d'une autre religion? Toutes les forces vives du peuple orthodoxe, forces qui lui permirent de soutenir la lutte jusqu'à ce qu'un secours efficace pût lui arriver de la Russie orientale et le retirer des griffes de Rome, étaient concentrées dans les *confréries religieuses*.

(A continuer.)

A. PAPERKOFF.